TB1

**Colle 3**

« Croire » n’est pas la croyance. Celle-ci est une conviction, croire est un pari. Assimilée à la foi, la croyance tend à exclure le doute ; croire, c’est à la fois supposer et douter. Entre la croyance et « croire », la différence n’est pas que quantitative, de degré de certitude, de conviction ; elle est surtout qualitative. Les deux termes ne se situent pas sur le même registre. La croyance est une catégorie de l’esprit, une modalité de la pensée, comme l’imagination, le souvenir, l’espérance… Elle a trait à un objet : croyance en l’homme, en Dieu, en la science… Croire est un acte, celui d’un sujet qui croit, formule une proposition, une opinion, une hypothèse.

Qui dit croire dit en même temps qu’il n’est pas sûr de ce qu’il « croit » ; il fait « comme si », et tente de se convaincre. Si je dis : « Je crois que ma femme est fidèle », je n’exprime par là aucune certitude, mais veux écarter le doute que je peux avoir à ce sujet. Ce n’est pas la même chose de dire : « Je crois que ma femme est fidèle », que dire « ma femme est fidèle ». En disant « je crois que », j’exprime en même temps l’idée qu’elle pourrait ne pas l’être ; ainsi, non seulement « croire » n’exclut pas le doute, mais il lui est consubstantiel.

Croire, c’est aussi toujours faire un pari risqué dont rien ne garantit qu’il sera réussi. Si je dis : « Je crois qu’il y a une vie après la mort », c’est que je préfère penser qu’il en est ainsi, et prends la décision de le penser. De même, si je dis : « Je crois qu’il fera beau demain », j’exprime un souhait, un espoir ; de même, quand je dis : « Je crois que ce fils est bien de moi » sans pouvoir cependant en être jamais assuré, je suggère qu’il pourrait en être autrement.

Sacralisant des objets réifiés, des siècles de judéo-chrétienté ont fait oublier (Pascal excepté) le mouvement de pensée qui s’exprime dans l’acte de croire. Se substituant au polythéisme, et imposant la croyance en un Dieu unique tout-puissant, le monothéisme a sans doute, comme a expliqué Freud, constitué un progrès immense dans l’intellectualité ; mais il a aussi été à l’origine des conflits et des massacres les plus sanglants, et continue de l’être. D’origine religieuse, cette forme de pensée s’est installée dans tous les domaines : idéalisation de l’homme blanc, de la nation, du peuple, des droits de l’homme… Les Grecs de *L’Iliade*, en revanche, ne se battaient pas contre les Troyens au nom de Zeus, leurs dieux prenaient parti dans leurs luttes et combattaient entre eux. Ainsi, érigée en dogmes interdisant tout questionnement, la croyance pose un interdit sur le doute ; « croire », en revanche, est l’acte de pensée libre nécessaire à la construction d’un ordre social reposant sur des bases suffisamment stables, et cependant toujours précaires. Aucune société en effet ne serait possible si les hommes n’étaient en mesure d’établir entre eux des liens de solidarité, d’entraide, de former des projets communs, en dépit de la menace qu’ils représentent les uns pour les autres. Et donc s’ils ne se faisaient d’une certaine façon mutuellement confiance ; non pas une confiance aveugle, mais raisonnée, quant à la volonté sincère de ceux avec lesquels ils engagent des projets de respecter leur parole.

Loin d’être l’affirmation d’une certitude, croire est donc un acte de parole, et en ce sens, un acte social. Si je dis à quelqu’un : « Je te crois », je lui signifie en même temps que je pourrais ne pas le croire, mais que je choisis néanmoins d’en prendre le risque, tout en lui faisant porter la responsabilité de mériter ma confiance. L’acte de parole que je lui adresse m’engage envers lui, comme il l’engage envers moi. C’est à la fois un pari où je me risque et un défi que je lui lance ; si je dis : « Je crois en toi », je lui fais comprendre que j’escompte qu’il témoignera par ses actes le bien-fondé de cette confiance que je place en lui.

Cependant, croire est aussi faire un pari sur le sens et sur l’existence d’une réalité au dehors du sujet : celle d’un monde physique, mais aussi humain, dont la logique secrète, inaccessible à toute explication rationnelle, nous échappera donc toujours. Pari, en ce sens qu’il prend acte des limites de nos capacités d’entendement et de notre impuissance à trouver des réponses, susceptibles de dissiper l’incertitude fondamentale qui régit nos existences. Ainsi, laissant la place au questionnement, l’acte de pensée consistant à « croire » ouvre un espace pour la pensée vivante et son infini déploiement.

À l’inverse, la croyance, lorsqu’elle repose sur la conviction de détenir la vérité, ferme la porte à toute interrogation. Ainsi la foi religieuse, qui donne à l’inconnaissable, à la transcendance un nom (celui de Dieu), l’instrumentalise, et confine la pensée à la récitation sans fin des mêmes textes. Pour le sujet muré dans ses certitudes, toute contradiction est une menace, qui doit donc sans pitié être traquée et combattue. Les sociétés soumises à une telle emprise sont fermées sur elles-mêmes, aux identités monolithiques, dominées par la peur de l’autre, l’intolérance ou le fanatisme. Condamnée à se défendre sans répit contre tous ceux qui doutent ou pensent autrement, la croyance devient alors violence, nourrissant les pires excès.

Mais réduire la croyance à la seule foi, à l’assurance de détenir le Vrai, est évidemment très simplificateur. C’est ne pas tenir compte de la complexité de ce phénomène, et de la multiplicité des formes que la croyance peut adopter, selon les moments historiques, les cultures, les conditions naturelles, l’environnement physique… Il est ainsi des croyances sans contenu, qui ne se rapportent pas à une idée, à une notion, mais à celui qui la profère, homme providentiel, maître à penser, voyant… Ainsi, pour Paul Ricoeur, « la croyance religieuse, ce n’est pas d’abord adhérer à des contenus dogmatiques, c’est d’abord croire en la parole (des prophètes). La finalité du religieux, c’est la délivrance du fond de bonté de l’homme des liens qui le tiennent captif ».

**André Lévy, « Croire ? », *Nouvelle revue de psychosociologie* 2013/2 (n° 16)**

1. « « Croire » n’est pas la croyance. Celle-ci est une conviction, croire est un pari. »

> dans quelle mesure croire relève-t-il d’un pari ?

1. « Qui dit croire dit en même temps qu’il n’est pas sûr de ce qu’il « croit » ; il fait « comme si », et tente de se convaincre »

> dans quelle mesure croire revient-il à se convaincre soi-même ?

1. « « croire », en revanche, est l’acte de pensée libre nécessaire à la construction d’un ordre social reposant sur des bases suffisamment stables »

> dans quelle mesure croire est nécessaire à la construction d’un ordre social ?

1. « Ainsi, laissant la place au questionnement, l’acte de pensée consistant à « croire » ouvre un espace pour la pensée vivante et son infini déploiement. »

> dans quelle mesure croire, c’est en partie imaginer ?

1. « la croyance, lorsqu’elle repose sur la conviction de détenir la vérité, ferme la porte à toute interrogation. »

> dans quelle mesure la croyance devient dangereuse quand elle est conviction ?